

## Méditations

VIIth General Assembly, Rättvik, Sweden, 20<sup>th</sup>-26<sup>th</sup> July 1968

Archimandrite Lev Gillet

### Première méditation

“Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ?” (Luc, 24; 5. Le Christ peut se concevoir soit comme une puissance vivante, soit comme emprisonné dans une tradition morte. Cette tradition morte revêt divers aspects, dans l'ordre théologique, dans l'ordre rituel, dans l'ordre ethnique, dans l'ordre social. Les institutions sont légitimes et bonnes quand elles maintiennent un événement en tant qu'événement et ne laissent pas cette événement se cristalliser en institution stérile. Entre la « Règle » et la « situation », il y a souvent conflit. Il faut regarder plus loin, plus haut, et trouve l'inspiration dans l'esprit vivant de Jésus, c'est-à-dire dans l'esprit d'Amour, l'esprit qui unifie, tandis que la lettre tue. Jésus rend chaque chose nouvelle. Chaque matin il apparaît comme nouveau. Marchons donc dans une nouveauté de vie.

*Références : 2 Cor. 3.6 ; 2 Cor. 5.11 ; Romains, 6.4 ; Lamentations, 3.22-*

### Deuxième méditation

*« Au commencement était le Verbe... Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui » - Jean 1, 1-3.*

Le Christ, dès le moment de la création était, il demeure, le lieu universel entre toutes les créatures et tous les phénomènes, non seulement les phénomènes humains, mais les phénomènes cosmiques.

On disait hier justement dans nos réunions qu'il s'agissait d'élargir, d'approfondir notre piété jusqu'à ce que l'appel, les dimensions cosmiques du Christ dépassent ce qu'on pourrait appeler notre piété infinie, nos dévotions personnelles. Ne les supprimons pas mais élargissons-les aux dimensions du Christ. Que notre piété embrasse la création entière ! Je disais hier que Dieu, que l'essence divine est un Amour sans limites. Un Amour qui s'exprime non seulement dans les hommes, la

création des hommes, mais dans le monde total, dans le monde des animaux, dans le monde des plantes, des fleurs, des minéraux, les étoiles, les galaxies. Je crois qu'il y a là un aspect que nous oublions bien vite et que nous oublions de manière d'autant plus étrange que les orthodoxes parlent très souvent, précisément, de leur piété cosmique ; ils parlent de l'univers, de la terre, mais quelle est la place de cette piété cosmique dans leur vie personnelle, dans leur spiritualité personnelle ? Si nous voulons comprendre quelle pourrait être une telle piété, je vous engage à lire attentivement le psaume 104, en particulier les 30 premiers versets de ce psaume ; voyez d'ailleurs, comment, en général, les livres de l'Ancien Testament nous font participer à tout l'acte créateur. Dans ce psaume 104 c'est le monde entier des animaux, depuis les poissons jusqu'au quadrupèdes, jusqu'au loup, qui entre en jeu. Ils nous sont représentés comme étant l'objet d'une sollicitude divine. Nous retrouvons d'ailleurs ceci dans l'Évangile, il n'arrive rien à un oiseau, à un pinson, qui ne soit permis par Dieu. La bonté de Dieu s'étend à chacune de ses créatures. Eh bien, est-ce qu'il est jamais arrivé à tous ces orthodoxes qui parlent si volontiers de leur piété envers la terre et de leur conscience cosmique, est-ce qu'il leur est jamais arrivé, par exemple, de prendre dans leur main une pierre, de prendre dans leur main une fleur, et d'être capable, pendant une heure, d'en faire un objet de méditation et d'union avec Dieu. De quelle manière ? Il y aurait d'abord un procédé très simple que connaissent bien tous ceux qui pratiquent la « prière de Jésus ». On peut essayer de prononcer le nom de Jésus non seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux, les chiens familiers, sur les animaux sauvages, les tigres et les lions, mais aussi prononcer le nom de Jésus sur les pierres, sur les fleurs, sur les fruits, sur la neige, sur la pluie, sur le soleil, sur la lune. Nous trouvons tout cela dans l'Ancien Testament, et surtout dans ce psaume 104, et rappelez-vous aussi le cantique des 3 enfants dans la fournaise appelant le vent, la pluie à bénir le Seigneur. Je vous disais que nous pourrions prendre une pierre, une fleur dans notre main, et que pourrions-nous faire avec cela ; eh bien tout d'abord on peut mettre dans cette fleur, dans cette pierre, la présence divine ; Dieu partout, non seulement la présence divine, mais la présence, l'action divine qui maintient la créature dans son être. Il n'y a pas une fleur, il n'y a pas une feuille qui ne soit l'objet d'une attention, d'une sollicitude divine. Il faudrait, si nous prenons dans notre main cette feuille ou cette fleur, adorer cette intention divine que nous ne connaissons pas ou que nous connaissons d'une manière si imparfaite. Il nous faudrait, s'il y a de la beauté (et en réalité il y a de la beauté dans chaque créature

même celle qui nous paraît à première vue la plus hideuse), il faudrait que nous prenions la fleur dans notre main, il faudrait être capable de remercier, de nous perdre dans un sentiment de reconnaissance envers Dieu pour cette beauté, pour le reflet de Dieu lui-même dans cette fleur. Remercier Dieu et remplir un ministère d'interprète au nom de cette nature muette. Cette nature qui ne peut pas parler ; mais nous pouvons parler pour elle.

Qui pourra dire cette aspiration des choses inanimées vers Dieu, une aspiration qui ne trouvera son accomplissement qu'à la fin des temps ? Nous pouvons dès maintenant en discuter. Nous pouvons reconnaître dans chaque chose inanimée une phase, un épisode du mouvement d'évolution qui emporte vers Dieu tout ce qui est, qui emporte tout ce qui est vers le Christ, conclusion de l'évolution. Il y a là peut-être aussi un danger. C'est d'avoir une conscience si vive, une conscience enthousiaste et enivrée en quelque sorte, des potentialités de la matière et du mouvement de toutes choses vers Dieu que nous risquerions d'oublier une autre chose aussi importante : la patience de Dieu envers l'homme dans la nature humaine, sa patience envers l'homme, sa condescendance, sa bonté. Il ne s'agit pas seulement d'admirer ce splendide essor de l'univers entier vers le point oméga, comme l'écrit Theillard de Chardin, mais de saisir tout ce que cette descente, cette condescendance de Dieu implique d'amour pour nous. C'est l'amour sans limites qui agit dans toute l'évolution physique, chimique, biologique, dans ce monde de molécules, dans ce monde d'énergie dont nous sommes devenus maintenant les maîtres. Car nous devons être reconnaissants à Dieu, admirer ce don qui nous a été fait, un don qui date de ces premières années du 20<sup>ième</sup> siècle. Dieu nous a, en ce 20<sup>ième</sup> siècle, dotés d'une maîtrise inouïe sur la matière, sur les éléments constitutifs de la matière ; nous participons plus qu'aucune autre génération avant nous n'a été capable de le faire à l'acte de la création divine. Il s'agit donc pour nous d'être des interprètes et de nous rappeler ce que dit Saint Paul dans son Epître aux Romains au chapitre 8 : « La création elle aussi attend la révélation du fils de Dieu avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Or nous savons que jusqu'à ce jour la création soupire, dans les douleurs de l'enfantement. » Comme ceci est magnifique et pathétique, n'est-ce pas ? Nous voyons le monde entier qui voudrait revivre à l'état de spontanéité et d'amour où il était avant le péché originel, le monde maintenant accablé, ce monde souffrant, ce monde qui soupire, ce monde qui ne peut pas s'exprimer et que nous sommes

chargés d'exprimer, nous qui pouvons parler au nom des animaux, au nom des plantes, au nom des minéraux, au nom des étoiles, au nom du soleil, au nom des galaxies. Est-ce que nous aimons les étoiles ? (Voilà une partie importante de notre piété personnelle). Avez-vous jamais eu un sentiment personnel d'amour pour une étoile en vous disant que cette étoile a été voulue spécialement par Dieu ? Je ne sais pas quelle est l'intention de Dieu sur cette étoile, mais je sais qu'il y avait une intention de Dieu et je m'unis à cette intention quelle qu'elle ait été. Et quand nous pensons, quand nous savons que notre univers, très probablement, est un univers en expansion, qu'il y a de nouveaux systèmes en création, nous ne savons pas à quoi tout cela correspond exactement, mais nous pouvons, nous devons aussi entrer dans l'intention divine que nous ne connaissons pas et nous unir avec sympathie à ces astres, à ces galaxies. Et puis nous ne savons pas les limites du monde, des créatures de Dieu. Ces mondes sont peut-être peuplés, nous le savons pas ; peut-être ces mondes cherchent-ils même en ce moment, à communiquer avec nous. Il y a surtout les anges, nous croyons aux anges, nous croyons au ministère des anges dans l'univers entier, dans le cosmos et là encore il y a une voie d'élargissement de notre piété personnelle.

Au commencement était la Parole ; la parole, la communication, est un don essentiel de l'amour sans limites. Toute parole humaine est un reflet de la parole divine. En prononçant une parole humaine, un mot humain quelconque nous les posons sur un arrière fond et avec des ouvertures qui dépassent l'homme. Prenons par exemple nos mots les plus usuels, les verbes de notre action quotidienne, de notre vie de chaque jour. Derrière chacun de ses mots, nous trouvons, d'abord, qu'il y a un certain moyen de les intensifier et de voir au-delà d'eux un aboutissement divin. Prenez par exemple le mot « aller ». Dans ce verbe « aller », vous avez l'idée de sortir d'un certain endroit, d'exode, terme spirituel très important. Un exode qui n'est pas arbitraire. Aller vers quelque chose ou vers quelqu'un, aller c'est avoir une mission, c'est être envoyé : si l'on va c'est qu'on est envoyé, si nous allons quelque part, il s'agirait de reconnaître que Dieu nous envoie quelque part. Si nous employons le verbe « venir » nous ajoutons quelque chose. Dans l'idée de venir il y a l'idée d'un accueil, l'idée que nous sommes attendus d'une certaine manière, l'idée que nous savons où nous allons. Et ceci s'applique à toutes nos allées et venues quotidiennes. En allant, par exemple, vers cette porte, j'accomplis une partie du plan divin, du

programme de Dieu sur moi, et comme tout ce qui me concerne est partie du programme de Dieu sur l'univers entier, en allant vers cette force j'accomplis un acte cosmique. Réalisons bien que toutes les actions de notre vie font partie d'un plan divin. Si nous avons été créés c'est un grand privilège. Dieu aurait pu ne pas nous appeler à la vie, appeler un autre à notre place. Pourquoi nous a-t-il choisi ? Parce qu'il avait en vue quelque chose de spécial pour nous ; et ceci s'applique au souverain d'une nation qu'à un balayeur de rue. Dieu en quelque sorte a fait comme cet homme dont parle l'Évangile, qui avant de construire une tour s'est assis et a calculé s'il avait le matériel nécessaire, si cela valait la peine. Eh bien, Dieu d'une certaine manière, s'est assis avant de nous créer, Il a regardé ce que nous serions, ce que nous pouvions être et Il a décidé que cela valait la peine.

Mais prenez autre chose, prenez par exemple l'action de voir. Si nous voyons quelqu'un au-delà de ce quelqu'un, nous voyons Dieu, finalement. Si vraiment vous voyez, vous arrivez à regarder. Parler, c'est la même chose. Si vous parlez à quelqu'un, au-delà de votre propre parole il y a une parole divine. Toutes nos paroles sont en quelque sorte des paroles divines. Lorsque Dieu appela Moïse et lui donna sa vocation, Moïse dit : « Je ne sais pas parler, je ne peux pas parler », et Dieu, du Livre de l'Exode, lui fit cette réponse merveilleuse : « je mettrai des mots dans ta bouche », Dieu met les mots dans notre bouche si nous lui demandons des mots. Prenez encore d'autres actions quotidiennes, d'autres verbes, par exemple « recevoir », prenez « écouter », prenez « entendre », il y a là toujours une intensification entre entendre et écouter, il y a une grande différence et si nous intensifions encore au-delà de l'écoute, c'est Dieu que nous entendons, que nous écoutons et dont nous recevons la parole. Écouter c'est une chose si importante, je dirais plus importante que de parler. Le grand service que nous pouvons rendre aux hommes la plupart du temps, c'est de savoir les écouter simplement, de ne pas répondre mais recevoir avec sympathie, avec compréhension. Prenez maintenant un verbe comme le verbe « donner », comme le verbe « recevoir » : qu'est-ce que cela implique ? Si nous recevons quelque chose de quelqu'un, celui qui donne ne donne pas partiellement, on ne donne pas partiellement, on ne peut vraiment donner, si l'on ne se donne au même moment. Tout don, tout acte de donner implique de la part de celui qui donne d'aller jusqu'au bout de son action. C'est un engagement de lui-même. Recevoir est aussi un engagement. Notre prière pourrait consister à se mettre quelques fois devant Dieu, sans paroles, simplement dans cette attitude, les mains tendues, prêts à recevoir ce qui nous serait envoyé, nous

ne demandons pas quelque chose mais nous sommes prêts à recevoir dans notre main tendue ce qui sera envoyé. Dieu est le don, voilà pourquoi le verbe « donner » a une telle importance. Nous avons considéré ici un aspect du verbe, de la Parole, de la pensée divine du Christ dans la création. Et nous avons vu que le début de l'Évangile selon Saint Jean associe l'idée de lumière à cela. « Je suis la lumière du monde ». L'Évangile dit aussi que Jésus est cette lumière qui, en venant, éclaire tout homme. Remarquez que le Christ lumière n'est pas seulement la lumière des hommes, il est la lumière du monde. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le monde entier vient de lui et est compréhensible dans sa lumière. Il faut dépasser l'image individuelle du Christ pour aboutir à l'essence divine. Certes le Christ est la lumière personnelle et intérieure qui doit nous guider. Ce fait est essentiel. Chaque homme doit être fidèle à la mesure de lumière qui lui est donnée, doit agir selon cette mesure de lumière. Mais la lumière nous dépasse, dépasse notre personnalité, il s'agit pour nous d'arriver à voir le monde entier dans la lumière divine. Cette lumière divine qui n'a pas de forme, qui n'a pas de couleur, mais qui donne à chaque chose sa forme et sa couleur, cette lumière divine qui met chaque chose à sa place et (ce qui est très important) nous met nous-mêmes à notre place. Elle nous fait nous évader à la fois de l'orgueil et d'une fausse humilité. Si nous voyons les choses, et nous-mêmes, dans la lumière divine, je me vois tel que je suis ; cela détruit en moi beaucoup d'espairs, mais ceci me donne aussi beaucoup de force. Cette lumière divine est à la fois une lumière accablante et une lumière miséricordieuse. Une lumière accablante si nous ne voulons pas voir nos péchés, notre détresse spirituelle : alors cette lumière crue va se projeter et mettre nos fautes en relief. Une lumière miséricordieuse, aussi. De cette lumière nous pourrions dire ce que dit l'épître de Saint Jean : « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur ». Voilà une parole immense, très difficile à comprendre. On pourrait la comprendre autrement : si mon cœur me condamne, Dieu qui est infiniment miséricordieux et compatissant ne me condamnera pas de la même manière. Les deux interprétations sont vraies. Si Dieu me condamne Dieu est plus grand que mon cœur, et il me condamnera davantage, si je ne me reconnais pas pécheur. Mais je me reconnais pécheur alors je puis dire que Dieu est plus grand que mon cœur. Je trouverai en lui la miséricorde que je n'ai pas le droit de m'accorder à moi-même. Je continue dans cette idée de lumière qui n'est pas seulement la lumière qui nous guide mais la lumière qui met chaque chose à sa place ; nous rejoignons une des préoccupations essentielles du monde moderne et j'ajouterais de la jeunesse

moderne : la préoccupation d'authenticité. Je crois que les générations montantes sont très désireuses d'avoir des situations authentiques, de reconnaître le mal là où il est, de reconnaître le bien là où il est, de ne pas essayer de ruser, de ne pas essayer d'établir des équivoques, de ne pas se placer dans un pose repentante. Il s'agit d'enlever les masques. Eh bien, c'est la lumière divine seule qui peut ainsi nous révéler la réalité de chaque homme et de chaque chose. C'est cette lumière divine qui donne une place à chaque être. Nous pouvons faire à l'égard de la lumière divine ce que nous pouvons faire à l'égard de l'électricité : nous pouvons tourner le bouton, nous pouvons interrompre le courant, mais nous ne pouvons contredire la lumière, nous ne pouvons pas faire qu'elle n'existe pas ; nous pouvons la fuir, mais nous ne pouvons pas discuter avec elle : on ne discute pas avec la lumière ; on voit ou on ne voit pas. La lumière est un acte d'amour, c'est une manifestation de l'amour sans limite. De quelle manière ? Parce que la lumière divine qui éclaire le monde entier, qui nous montre chaque chose telle qu'elle est, cette lumière divine est une promesse d'espérance, d'intégrité. Dieu nous donne de voir les choses dans la lumière pour que nous puissions réaliser notre être, essayer de nous identifier avec cette image réelle de nous-mêmes que Dieu porte en lui dès sa première pensée.

Encore une chose : l'Évangile selon Saint Jean dit : « Il est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde », ou suivant une autre version : « qui, en venant dans ce monde, éclaire tout homme ». Une lumière qui n'est donc pas limitée à une révélation déterminée, une lumière qui illumine les pleurs des millions et des millions de non-chrétiens, des Hindous, des Bouddhistes, des Juifs, des Musulmans, des Confucites. Il ne faut pas dire que tout cela soit équivalent. Mais tout ce qu'il y a de bon, de beau, tout ce qu'il y a de vrai dans une croyance quelconque, tout cela est authentiquement du Christ, du Christ invisible, du Christ que l'on ne reconnaît pas, mais que l'on peut néanmoins posséder, car on peut posséder la réalité du Verbe, la réalité de la lumière, la réalité de la pensée divine sans être capable de lui donner un nom. Il y a ceux qui possèdent la réalité et qui ne savent pas la nommer, il y a ceux qui ne possèdent pas la réalité mais qui la nomment, c'est la situation la plus misérable. Il y a enfin ceux qui possèdent et qui peuvent nommer la réalité divine.

Je voudrais que nous pensions avec affection, avec intensité, avec ferveur à tous ceux qui en ce moment, en dehors du Christianisme, possèdent une réalité divine, une lumière divine, un don divin, mais qui ne savent pas comment le nommer.

Pensons-y avec sympathie et demandons que par sa force interne, par sa force immanente, cette réalité se développe.

Ce matin, donc, j'ai essayé de vous mettre en présence du Christ plus que cosmique. Car ce que j'ai essayé d'atteindre n'est pas seulement le Christ dans le cosmos, mais le Christ dans la plus intime profondeur de l'essence divine, de la réalité divine, le Christ expression de cet amour sans limites dont je parlais hier. Est-ce que cela ne peut pas produire une certaine impression de gêne, car le Christ a de telles dimensions, que devient notre piété personnelle, notre dialogue intime avec lui ? Ne sont-ils pas diminués ? Pouvons-nous encore être en terme d'intimité personnelle avec cette puissance qui dépasse tous les mondes, toutes les galaxies ? Eh bien je crois que la réponse à ceci, et c'est ainsi que je conclurai, se trouve au début du livre de l'Apocalypse. Nous lisons au chapitre 1<sup>er</sup> de l'Apocalypse de Saint Jean : « Je me retournai pour connaître quelle était la voix qui me parlait. Je vis 7 chandeliers d'or, et au milieu des 7 chandeliers quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme vêtu d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la neige ou de la laine blanche, ses yeux étaient une flamme de feu, ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent comme lorsqu'il a été chauffé dans une fournaise, et sa voix était comme le bruit des grandes eaux. Il avait dans sa main droite 7 étoiles, de sa bouche sortait une épée aiguë à deux tranchants, et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans toute sa force. Et quand je le vis je tombai à ses pieds comme un mort. Il posa sur moi sa main droite disant : « ne crains point ». (Apocalypse 1) Voilà la situation. Nous croyons à un Christ qui porte dans sa main toutes les étoiles, nous croyons à un Christ dont la parole est un glaive à double-tranchant, nous croyons à un Christ qui est comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force. Et néanmoins ce même Christ, dans sa puissance, ne cesse de venir à nous, humble, tendre, miséricordieux, dans l'intimité de notre âme. Et ce Christ qui porte dans sa main si facilement, si légèrement, toutes les étoiles ; il pose sur moi son autre main et Il dit : « ne crains rien ».



### **Troisième Méditation : Jésus Christ le même hier, aujourd'hui et demain**

*« Et le verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire » - Jean 1 – 14.*

Si vous le voulez bien, nous commencerons aujourd'hui encore par une prière, et cette prière sera celle que le prêtre fait avant la lecture de l'Évangile dans la liturgie de Saint Jean Chrysostome : « Seigneur aimant les hommes, fais resplendir dans nos cœurs la pure lumière de ta divine connaissance et ouvre les yeux de notre esprit à l'intelligence des prédications de ton Evangile. Mets en nous la crainte de tes bienheureux commandements afin que, foulant au pied les désirs de la chair, nous entrions dans la vie de l'esprit, voulant et opérant ce qui est selon ta volonté. Car tu es la lumière de nos âmes et de nos corps, ô Christ notre dieu, et nous te rendons gloire, à toi, ainsi qu'à ton Père éternel et à ton tout Saint, bon et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles amen. »

Le texte que je voudrais mettre au centre de notre méditation de ce matin est ce verset de l'Évangile selon Saint Jean, au chapitre premier, verset 20 : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Ce que nous avons essayé de faire entendre, c'était d'approfondir, si j'ose dire, la personne du Christ, d'aller au-delà de la présentation historique de cette personne, de découvrir, de toucher pour ainsi dire l'essence du Christ, ce qui « était en lui l'essence divine. J'ai défini cela comme l'Amour sans limites. Cet Amour sans limites, nous l'avons considéré hier sous deux aspects ; sous l'aspect u « logos », pensée ou parole divine, pré »sent à toute création, inspirant toute création. Je vous ai parlé de l'élargissement cosmique de notre piété. Ce que je ne vous ai pas dit hier et que je voudrais dire maintenant, c'est que la Création non seulement aspire à Dieu, mais qu'elle aspire aussi, qu'elle est orientée vers l'incarnation du Seigneur Jésus. Si vous prenez l'univers, considérez le blé, par exemple, le blé vit afin de produire finalement, - c'est sa plus haute fin – le pain de l'Eucharistie. La vigne existe afin que le raisin produise, -et c'est sa consommation parfaite – le vin de l'Eucharistie, le sang du Christ. L'eau existe afin de produire, -et c'est sa fin suprême – la purification baptismale. L'olive existe afin de produire l'huile qui guérit les

maladies et ainsi, même matériellement, l'univers entier est tendu vers le Christ, vers l'incarnation, vers la venue du Verbe, de la parole divine, de la pensée divine dans une chair humaine ; et nous devrions nous rappeler non seulement le laboureur qui a semé et travaillé la terre, non seulement celui qui a moulu le blé, non seulement le boulanger qui l'a fait cuire ; nous devrions nous rappeler le vendangeur qui a pressé le raisin et le verrier qui a produit le verre des bouteilles, et tout ceci, nous devrions le mettre dans notre acte de communion et enserrer dans cette communion l'univers entier. Hier je vous ai parlé de la piété cosmique, et je vous ai parlé de la lumière, du Logos comme lumière. Mais je ne vous ai rien dit sur la rencontre du Logos et de la lumière en Christ avec notre humanité, et c'est ce dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui : cette venue de J.C. dans la chair, « et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ».

Ce que nous considérons, ce n'est pas tellement la dimension du Seigneur tourné vers les hommes. Dans l'Évangile, cet aspect est très important ; le Seigneur nous apparaît comme le consolateur, qui pardonne, celui qui guérit, celui qui a appelé à lui toute les souffrances humaines ; et moi-même si jamais, si malheureusement, on me disait : « il ne faut garder de l'Évangile qu'une seule parole, qu'une seule phrase, quelle phrase garderiez-vous ? », je crois que je dirais, je garderais simplement cette phrase : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous reconforterais ».

Mais ce n'est pas de cela que je voudrais vous entretenir aujourd'hui. Je voudrais plutôt voir ce qu'implique la venue du Seigneur dans la chair, de son point de vue à Lui, de son point de vue divin, non pas du point de vue des hommes. Je voudrais considérer cet Amour sans limites, comment Il est venu à nous, ce qu'Il est venu nous apporter. Il est venu se révéler à nous dans l'incarnation comme amour, mais comme amour sans limites, et je voudrais souligner ces mots « sans limites » et voir quelles limites Il était venu détruire dans l'Incarnation. Tout d'abord l'Incarnation est une fissure dans les limites de ce que nous appelons les lois physiques, le déterminisme. Je sais bien qu'il n'y a pas scientifiquement parlant, rigoureusement parlant, de lois physiques, il y a seulement des statistiques, des calculs de probabilités. Scientifiquement parlant, le fait qu'un phénomène s'est produit 99 fois de la même manière ne signifie pas qu'il soit impossible qu'une

centième fois quelque chose de tout à fait contraire se produise. Il faudrait dire, que, du point de vue rigoureusement scientifique, il n'y a donc pas de lois, il y a seulement des possibilités qui peuvent être indéfinies, mais même une probabilité indéfinie n'est pas mathématiquement une certitude.

Appliquons cela, si vous le voulez, aux grands faits évangéliques. Il y a une discontinuité absolue qu'apportent dans l'ordre de la loi physique, des faits tels que la conception virginale, la naissance du Christ ou la résurrection du Christ. Ce sont de faits qui sont en absolue discontinuité avec ce qu'on appelle les lois physiques, mais qui ne sont aucunement exclus et qui ne peuvent trouver aucune objection de la part des sciences. De même, le Christ est venu guérir les malades, introduire ainsi une autre discontinuité dans le déterminisme physique et ceci de la même manière ne construit pas nos probabilités. On pourra dire que la fête de Pâques marque l'écroulement des murs de la prison humaine, de la prison physique, en affirmant le fait de la résurrection, un fait qui d'ailleurs échappe à toute vérification scientifique, expérimentale, mais qui est vrai d'une réalité autre que symbolique, qui est vrai d'une profonde réalité spirituelle et physique. Donc l'incarnation de Jésus Christ, depuis la conception même du Christ jusqu'à sa résurrection, est une brisure des lois physiques qui enserrant le monde en apparence. Mais c'est une brisure aussi de la loi morale et de la loi religieuse en tant que loi. Je voudrais ici que vous me compreniez bien, que vous ne me considériez pas seulement comme un destructeur de toute loi ; je voudrais vous conduire au-delà de la loi, au-delà de toutes les limites légales. Vous vous rappelez combien que Saint Paul insiste sur ce fait que la loi est abrogée, est abolie : pour le chrétien, il n'y a plus de loi, parce qu'une personne vivante, la personne du Christ, a pris la place de toutes les lois écrites. Une certaine loi a été inscrite sur des tables de pierre, et elle a été remplacée non plus par un texte, mais par une figure divine et humaine, dans le cœur de l'homme. La loi a été abolie, et c'est un contresens que de voir que, dans certaines communautés orthodoxes on appelle l'instruction religieuse des enfants la loi de Dieu, « Zakon Boje » en russe. C'est là exactement ce que Saint Paul voudrait éliminer. En présence d'un problème d'ordre moral, d'une situation d'ordre moral, il y a deux attitudes possibles, ou plutôt trois. Une première attitude serait de préférer un code fixé précisément sur les tables de pierre, un texte écrit. Nous avons appris que de code, de cette conception du législateur, pas un iota ne passera, car « Ta loi est sainte et ton commandement est saint, juste et bon. »

Mais depuis l'Ancien Testament autre chose est arrivée, et cette autre chose, cette autre réalité doit inspirer notre vie morale. Une deuxième attitude en présence des problèmes moraux serait la morale de situation. Considérez que chaque problème, chaque cas est strictement individuel, et qu'il faut répondre à ces simplement cas en tenant compte de l'urgence, de l'opportunité des circonstances présentes. Je crois que ceci n'est pas un point de vue admissible, une position possible pour le chrétien, car c'est une position qui pourrait nous amener facilement à légitimer tous nos désirs. Je crois qu'il faudrait donc dépasser la notion de la loi morale comme un code, la notion aussi de morale de situation, et revenir à une réalité supérieure. Un principe qui est à la fois plus haut que tous les cadres, plus haut que toutes les situations. Soumettre à la fois les circonstances de la situation et les articles des codes à une inspiration. C'est ici que je ferai intervenir la notion de l'Amour sans limites. IL faut admettre qu'il y a des cas irréguliers, des situations irrégulières, des situations où la loi est brisée, des situations que les médecins connaissent bien, que les prêtres aussi connaissent bien. Vous avez des problèmes sexuels et il peut arriver que, dans certains cas, une situation irrégulière, à strictement parler, une situation irrégulière quant à la lettre est cependant conforme à l'esprit de la loi. Je dirais que si, au critère juridique, au critère de l'opportunité et des circonstances, nous substituons l'idée de l'Amour sans limites, du maximum d'amour, nous avons simplement à résoudre les questions en nous disant : « Où y a-t-il le plus d'amour ? » Il va sans dire que ce plus d'amour élimine, écarte l'idée d'infliger volontairement une souffrance à quelqu'un. Il faut dire davantage, c'est que le maximum d'amour en général correspond au maximum de sacrifice. Le maximum d'amour est sacrificiel. Je voudrais, je vous le répète, que vous ne considériez pas que je veux éliminer la loi. Encore une fois, pas un iota de la loi ne passera. Mais considérez une rivière qui se jette dans la mer, elle est abolie en tant que rivière, elle a disparu, la rivière n'est plus et cependant chaque goutte d'eau de la rivière subsiste, est intégrée à l'océan. De la même manière, je voudrais vous montrer que toutes nos rivières spirituelles, morales, sont abolies au moment où elles se jettent dans l'océan de l'Amour sans limites. Tant que nous sommes sous une morale de code, sous une morale légaliste et aussi tant que nous sommes sous une morale de situation, sous une morale opportuniste, nous sommes semblables à des voyageurs enfermés dans un train, et un train qui serait dans un tunnel. Ce sont des limites, c'est une prison. Au sortir du tunnel, on débouche dans un paysage de lumière et de grand

espace libre et d'air frais. Et c'est ce qui arrive à celui qui, en matière de morale, en matière de religion, dépasse la loi, dépasse l'opportunité locale ou corporelle, et entre dans le domaine de l'Amour sans limites.

Ainsi donc L'Incarnation a détruit les limites des lois physiques ; elle a aussi détruit d'une certaine manière les limites du péché. Qu'est-ce que cela signifie ? Je crois qu'il faudrait modifier notre notion du péché à beaucoup d'égards.

Je voudrais vous mener d'abord à admettre une présence du Sauveur à notre péché, dans notre péché. En quel sens le Seigneur Jésus est-il présent à nos péchés et dans nos péchés ? Il est présent d'abord parce qu'il connaît notre péché mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes. Il a éprouvé nos tentations plus que nous n'avons été tentés. J'insiste sur ce fait, Il a été tenté comme nous-mêmes. Il n'y a aucune de nos tentations, soit de la chair, soit de l'esprit, que le Seigneur n'ait expérimenté d'une certaine manière. Il a senti de ces tentations tout ce que nous ressentons, à l'exception du consentement. Et ayant été tenté comme nous il a pénétré l'intérieur même de notre péché. Je dirais qu'il nous sauve d'abord physiquement de notre péché, en ce sens qu'il nous permet de continuer à vivre. Il pourrait, au moment où nous péchons, Il pourrait nous anéantir, nous pourrions mourir dans la semaine, le jour ou la minute du péché, et le Seigneur en général ne le permet pas. Il nous sauve physiquement, et non seulement Il nous épargne, mais Il nous ouvre la porte, et ici nous touchons à une question que je trouve très importante, à une conception du péché autre que celle à laquelle nous sommes généralement habitués. Trop souvent, quand nous pensons au péché, nous le considérons comme l'infraction d'un commandement, d'une loi. Nous disons qu'il y a péché lorsque quelque chose a été fait qui n'aurait pas dû être fait. Et bien, ceci est une manière de concevoir le péché en se tournant vers le passé. Je voudrais que nous apprenions à concevoir le péché en nous tournant vers l'avenir. En nous tournant vers l'avenir, le péché ne consiste pas seulement à avoir fait quelque chose qui n'aurait pas dû être fait, mais à avoir négligé une possibilité très grande qui nous était offerte. Dans chaque cas de péché, nous étions en présence ou de la tentation du péché ou de l'appel à une autre voie, une voie difficile, une route difficile où de grandes possibilités nous étaient offertes. Et le péché consiste surtout à avoir fermé les yeux à l'autre voie, à l'autre chemin. Je crois aussi que le pardon que Dieu nous accorde après le péché, si nous demandons pardon,

n'est pas l'oubli, il n'est pas un acte d'indulgence pour ce qui a eu lieu. Dans le mot « pardon » il y a le mot « don », et de même en anglais dans « forgive » il y a « give », en allemand dans « vergeben » il y a « geben », il y a l'idée d'un don, d'un stimulant ; le pardon n'efface pas seulement quelque chose qui a eu lieu, il nous met en route, il nous pousse vers des choses qui doivent avoir lieu, il nous met sur la voie.

Il importe tellement que nous considérions la croix sous cet aspect ! Je vous dirai un mot de la rédemption dans notre dernière méditation, mais dès maintenant je voudrais vous dire : ne considérons pas la croix comme cette croix de bois qui appartient à un grand événement passé, cette croix de bois sur laquelle, pendant la Semaine Sainte, nous apportons des fleurs et nous brûlons de l'encens. Au lieu de cette croix de bois, considérons plutôt une croix de lumière qui projette son éclat sur tout, sur nous-mêmes, sur toute notre vie ; et quand nous pensons à la croix, nous nous rappelons les dernières paroles du Christ : « Tout est consommé », ne considérons pas ces paroles comme aussi tournées vers le passé et signifiant « tout est fini ». Tout commence, au contraire ! Je puis dire que tout est consommé quand j'ai fini quelque chose, une entreprise, mais je puis dire aussi tout est prêt, tout est consommé, lorsque j'ai achevé certains préparatifs. Ce que je veux dire maintenant, c'est : « eh bien, tout est prêt, venons et commençons ». Et ceci arrive aussi dans notre propre péché. Lorsque nous avons péché, nous pouvons dire quelques fois : oui tout est consommé, tout est achevé. Mais cela, nous ne devons pas le dire avec le sentiment de désespérance, avec le sentiment qu'il n'y a plus rien à faire. Au contraire, si après le péché, et au moment du pardon je dis : tout est consommé, il faut concevoir ces mots dans ce sens : oui, maintenant, tout est prêt, c'est la voie nouvelle qui est ouverte devant moi, le passé est aboli et l'avenir m'appartient.

Il y a une grande hérésie dont beaucoup, beaucoup d'entre nous, sont coupables. Cette grande hérésie, c'est de considérer que Dieu aime le juste, aime le saint plus qu'il n'aime le pécheur, c'est de considérer que l'homme qui vient de pécher a baissé dans l'Amour de Dieu. Il n'est pas aimé autant qu'avant ? Non, l'amour de Dieu est quelque chose d'indivisible. Cet amour sans limites n'a rien de quantitatif, il ne peut être partagé, il ne peut être dosé, il n'y a pas en lui de plus et de moins. Le même amour sans limites, le même amour infini, est offert de la même manière au juste et au pécheur. La seule différence ; c'est que le juste s'ouvre à cet

amour et que le pécheur ferme son cœur. Mais le même amour ne cesse jamais d'être offert. L'amour sans limite, l'Amour divin est semblable à une pression atmosphérique qui nous enveloppe tout entier, qui nous presse de chaque côté ; si nous nous fermons, c'est notre faute, c'est notre responsabilité, mais Dieu ne cesse de nous poursuivre, de nous solliciter, de nous appeler ; jamais Il ne s'éloigne de nous, jamais il n'y a de distance entre nous et Son amour sans limites. Cet amour est offert véritablement à chaque homme. À chaque homme Dieu offre d'être ce qu'il pourrait être s'il était conforme à ce qu'il appelle la pensée divine. Je me représente quelques fois le Seigneur Jésus venant en vêtements modernes dans un de ces grands ensembles près de nos capitales, ces grands ensembles urbains où vivent, dans un même bloc de maisons, des centaines et des centaines d'hommes, et là, je vois rencontrant, dans ces grands ensembles, un homme, une femme, assis la tête dans les mains, la figure brouillée de désespoir, et je vois le Seigneur s'approchant et posant Sa main sur lui et lui disant : « Qui que tu sois, je pose ma main sur toi pour que tu sois mon poème, mon chef-d'œuvre. Je dis « mon chef-d'œuvre ». Tu sembles être tombé plus bas que les autres, tu as commis beaucoup de péchés, tu as commis peut-être des crimes, tu as peut-être tué, tu as menti, tu as volé, peut-être, peut-être es-tu un alcoolique, un drogué, tu es un homosexuel, un coureur de femmes, mais qui que tu sois, je pose ma main sur toi pour te montrer ce que tu pourrais être, ce que tu es dans mon amour, ce que tu es dans ma pensée ; et dis-toi bien que qui que tu sois, quelles qu'aient été tes fautes, les mêmes possibilités te demeurent ouvertes toujours. Il n'est aucun don, il n'est aucune grâce, il n'est aucune richesse qui ne soient offertes à un autre et qui ne te soient offertes en ce moment à toi-même, si tu veux seulement les accepter. Je pose ma main sur toi maintenant, qui que tu sois, même si tu es à la fin de ta vie, et une vie où des centaines de péchés auront été accumulés chaque jour, pour que, enfin, en ce moment où je pose ma main sur toi, ton vrai moi trouve sa voie. »

L'Incarnation du Verbe, la venue de l'Amour sans limites parmi nous brisent aussi les limites de l'individu ; je vous rappellerai la phrase d'un grand poète français : « Insensé qui croit que tu n'es pas moi ». Je vous disais hier que toutes nos paroles, tous nos mots humains que Dieu met dans notre bouche comme Il les mettait dans la bouche de Moïse, tous ces mots qui sont adressés à l'homme appellent Dieu en dernier ressort. Dieu est toujours entièrement présent à chacun de nos dialogues, à chacun de nos entretiens, et non seulement Dieu est entièrement présent lorsque nous

parlons, mais il est présent dans les moindres faits physiques : quand vous serrez la main à quelqu'un, quand vous regardez quelqu'un dans les yeux, quand vous souriez à quelqu'un, c'est peut-être simplement un geste passager, mais cela peut être, cela devait être toujours une sorte d'engagement, le commencement d'un don de nous-mêmes, la brisure des limites de notre individu, l'entrée dans l'autre. Comment voyons-nous l'autre ? L'Évangile nous décrit la guérison d'un homme qui était presque aveugle, pas tout à fait mais presque, et sa guérison a lieu (c'est le seul cas dans l'Évangile) non pas en une fois, mais graduellement. Le Seigneur le prit à part, lui oignit les yeux avec de la boue et lui dit : « Que vois-tu ? ». L'homme répondit : « Je vois comme des arbres qui marchent ». Le Seigneur de nouveau lui oignit les yeux avec de la boue et lui dit : « Que vois-tu ? » Et l'homme dit : « Je vois tout distinctement ». Ne sommes-nous pas, dans une certaine mesure, comme cet homme qui voyait les autres comme des arbres qui marchent ? Quelques fois c'est même pire, nous voyons les autres comme des appareils de distribution automatique ; lorsque nous prenons un ticket dans une gare, par exemple, est-ce que celui qui nous donne ce ticket existe pour nous, est-ce qu'il n'est pas seulement une machine ? Dans d'autres cas nous avons affaire à des personnes que nous connaissons, que nous saluons, auxquelles nous adressons la parole, et cependant ces êtres n'existent pas profondément pour nous, nous les voyons superficiellement, ils sont pour nous comme des arbres qui marchent.

On parle aujourd'hui de transplantation du cœur. Nous éliminerons, si vous le voulez bien, le romantisme qui s'attache au mot cœur et nous éliminerons également toutes les discussions d'ordre biologique ou chirurgical qui ne nous concernent pas. Même dans cette idée d'une transplantation du cœur, il y a ce que j'oserais appeler un signe, un signe divin. Nous vivons dans un monde de signes ; si nous étions capables de faire attention, l'univers entier serait rempli du bruissement des ailes des anges. Je sais bien que les anges n'ont pas d'ailes et néanmoins tout l'univers, je le répète, est rempli du bruissement des ailes des anges : tout est signe, tout est symbole : tout est invitation d'un amour divin, d'une orientation divine. Eh bien je pense qu'il y a une profonde signification au fait que, maintenant, nous devenons familiers avec l'idée que le cœur d'un homme peut être transposé dans le corps d'un autre homme et rendre la vie à cet autre homme, si certaines conditions sont remplies par celui qui donne et par celui qui reçoit. Nous entrons, Dieu semble



appeler à entrer spirituellement dans une ère de transplantation des cœurs. C'est une grande réalité spirituelle qu'il s'agirait de réaliser. Je ne vous parle pas ici d'une sorte de charité universelle. Nous pouvons professer un amour chrétien, général, s'appliquant à tous les hommes, mais ce n'est pas cela. Il n'y a d'amour authentique, d'amour chrétien authentique que dans des cas particuliers et très particuliers. Tout amour chrétien qui est authentique doit s'exprimer dans une relation unique d'un homme avec un autre homme ou avec une femme. Il n'y a donc pas d'amour chrétien authentique si l'on ne devient pas, ici j'emploierai un mot anglais qui me paraît plus riche : « involved », s'il n'y pas « involvment », une implication dans la vie de l'autre, dans l'existence de l'autre, dans les problèmes de l'autre ; si nous ne devenons pas, je risquerais le mot, « empêtrés » dans les problèmes de l'autre, dans les difficultés de l'autre, devenant impliqués en lui. Si nous risquons une telle implication qui peut sembler parfois scandaleuse, qui peut sembler violer la lettre de la loi, il n'est pas possible de le faire sans que vos vêtements soient déchirés, sans que votre peau soit écorchée, c'est là probablement que nous pourrions trouver un approfondissement réel. Et c'est là que nous pourrions entendre, peut-être, le Sauveur nous dire : « Je t'attendais ici, et c'est ici que je te parlerai ». La venue parmi nous de l'amour sans limites, sous la forme de Jésus Christ, a aussi détruit certaines limites - ici comprenez-moi bien - de la transcendance divine, de la transcendance absolue. Cette venue parmi nous a détruit l'image d'un vieillard siégeant sur son trône, spectateur impassible des luttes humaines, des souffrances humaines, des batailles des hommes. De ce Dieu siégeant sur un trône et nous regardant, nous avons le droit de dire : ce Dieu est mort, nous ne voulons plus de ce Dieu, nous voulons du Dieu vivant, du Dieu réel, nous voulons du Dieu amour qui n'est pas assis sur un trône mais descend sans cesse parmi nous sur notre terre dans notre bataille, et qui prend part à cette bataille, et qui, dans cette bataille, est souvent blessé, et parfois, au moins en apparence, est tué dans telle ou telle âme. Et ici nous touchons à un problème que je crois le problème essentiel de la pensée religieuse présente et future : l'idée du Dieu souffrant. Le Dieu souffrant ! Ce n'est pas que nous nions la toute-puissance divine, non, Dieu est Tout-Puissant, mais Dieu peut assumer lui-même les limites à l'exercice de cette puissance. Dieu veut que l'homme puisse répondre librement « oui » ou « non » à son appel. Et si l'homme répond « non », l'homme s'associe à ce détraquement général de l'univers qui date de la chute des anges, du premier péché et d'où résultent toutes les souffrances humaines. Il y a une souffrance divine. De cette souffrance divine nous

trouvons des traces dans l'Écriture lorsqu'elle nous dit : « Ne contristez pas le Saint Esprit » car il y a une passion du Saint Esprit comme il y a une passion du Christ. Il y a une passion du Saint Esprit qui ne prend pas fin, qui continue. Le Saint Esprit est une colombe sans cesse poignardée, dont le vol est sans cesse contrarié. « Ne contristez pas le Saint Esprit ». Le prophète Isaïe a écrit aussi cette phrase : « Dans toutes leurs afflictions, j'ai été affligé ». Et ce thème de la souffrance divine qui a été développé par certains penseurs orthodoxes, notamment Berdiaev, Boulgakov et Kharev, rejoint aussi certaines spéculations très profondes de théologiens catholiques romains contemporains. Comment Dieu souffre-t-il ? Comment Dieu peut-il souffrir ? La souffrance divine, certainement, n'est pas la souffrance humaine, ce sont des choses différentes mais entre lesquelles il y a des analogies. Dieu souffre parce que, étant étranger à l'espace et au temps, tout pour Lui est un éternel présent. Le Vendredi Saint et Pâques subsistent éternellement, parce qu'ils sont en dehors de l'espace et du temps. Jésus Christ demeure à la fois plongé dans le Vendredi Saint et dans Pâques, parce qu'il est en dehors du temps et de l'espace. Le Vendredi Saint et Pâques sont pour le Christ et Dieu une sorte de porte : Dieu franchit cette porte, et, en franchissant cette porte, il dépasse en même temps le Vendredi Saint et Pâques. Dieu ne peut pas subir quoi que ce soit. On ne peut pas imposer, on ne peut pas infliger une souffrance à Dieu, mais Dieu peut spontanément, librement, volontairement assumer la souffrance humaine. Il connaît notre souffrance humaine bien plus que nous ne la connaissons parce qu'Il est la racine de cette souffrance humaine, en ce sens que Dieu est l'être, et que tout ce qui est a ses racines d'existence en Lui-même. Il connaît tout ce qui est en Lui, Il connaît notre souffrance parce qu'il nous a donné l'être, et connaît notre souffrance, et pour Lui, connaître n'est pas connaître théoriquement, ce n'est pas connaître du dehors. Mais Il connaît notre souffrance comme Il connaît notre personne, parce, qu'il nous a donné l'être, parce qu'il nous a communiqué l'être, parce qu'Il nous connaît plus que nous ne nous connaissons nous-mêmes, parce qu'Il souffre avec nous, en nous et pour nous plus que nous ne souffrons nous-mêmes, quoi que de manière différente. Si nous avons à parler à la mère qui vient de perdre son enfant, à la fiancée qui vient de perdre l'homme qu'elle aimait, nous pouvons leur dire : ta souffrance est une goutte de la souffrance divine. Ta souffrance sera consolée, transfigurée, compensée, tu deviendras radieuse et triomphante dans la croix de lumière, dans l'autre vie (mais beaucoup de chrétiens n'ont pas le courage de parler de l'autre vie).

Ainsi, l'Amour sans limites descend continuellement dans le monde, il rejoint continuellement l'homme, et, en rejoignant l'homme, il détruit ses limites. Voilà ce que signifie que le Verbe s'est fait chair. Voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui.

### **Quatrième méditation**

« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés » (Mat. 11, 28). – Cet appel s'adresse à tous les affligés, aux malades, aux pauvres, aux prisonniers, aux pécheurs. Jésus guérit, pardonne, console. Le serviteur souffrant, le Seigneur compatissant nous achemine vers une conception d'un Dieu qui lui-même souffre en prenant sur lui la souffrance des hommes (vois la troisième méditation, vers la fin). Dieu est pitié suprême. Cet aspect devrait être souligné plus qu'on ne l'a fait. Aucun système social ne peut remplacer la tendresse d'une personne vivante.

*Références : Isaïe 36, 9 ; Juges 10, 16 ; Hébreux, 3, 10 ; Daniel 3, 25 ; Ephésiens 4, 30.*

### **Cinquième méditation**

« Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jean, 14, 9). Nécessité d'aller « au-delà » d'une image individuelle de Jésus. Il faut atteindre ce qu'il y a en lui de plus profond, d'ultime. Il est l'image du Père, le visage humain du Père. Mais qu'y a-t-il dans le Père (et, par suite, dans le fils) ? Quelle est l'essence divine ? Qu'est-ce que Jésus a reçu du Père ? Qu'a-t-il donné quand il a soufflé l'esprit sur les Apôtres ? Il a soufflé l'Amour sans limites, vent et flammes violents qui détruisent toutes les barrières. Le Credo de l'Amour sans limites : 1. Dieu est Amour ; 2. Tu aimeras de tout ton cœur ; 3. Demeurez dans mon amour (la communion d'amour fondée par le Christ) ; 4. Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime (Vendredi Saint) ; 5. L'Amour est fort comme la mort (Pâques, vie éternelle). Tout l'Évangile est là. Dieu n'est rien d'autre.

*Références : Jean 4, 16 ; Matthieu 22, 37 ; Jean 15, 13 ; Jean 15, 9 ; le Cantique des Cantiques 8, 5.*